

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul GAIST

L'espoir en Dieu (Nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 241-244

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Espoir en Dieu

(Nouvelle)

Sa décision était désormais irrévocable. Il partait. Il quittait le foyer paternel, ses amis, sa patrie. Rien ne le retenait plus au pays. Toutes ses aspirations, tous les désirs de son âme l'appelaient ailleurs, le poussaient vers la terre étrangère. Il avait entendu, de l'Amérique, des choses merveilleuses. Là, disait-on, d'immenses travaux s'accomplissaient, de grandes entreprises offraient aux ingénieurs un vaste champ d'action. Il allait enfin pouvoir réaliser le rêve de sa jeunesse. L'Amérique, c'était l'avenir que pendant ses longues et pénibles études il avait toujours entrevu, c'était la récompense d'avance savourée qui avait soutenu son ardeur et lui avait valu, dans ses derniers examens, de la part de ses examinateurs, d'unanimes félicitations.

Il partait donc. Jeune ingénieur, il allait, plein d'espoir, au devant d'un avenir riche en promesses. Il avait donné sa parole. Sa place était prête.

C'était le soir, la veille du départ. Un dernier devoir lui restait à remplir. Un ami attendait sa visite, dans la montagne, à quelques heures du village.

Pour rien au monde, il n'eût voulu partir sans le voir, cet ami qui occupait dans sa vie une si grande place et dont tant de défaillances de sa part n'avaient pu lasser, ni affaiblir l'inviolable fidélité. Que de choses il avait à lui apprendre !...

Il prit son bâton de courses des vacances et se mit en route. La nuit était venue, silencieuse et sereine. Des hauteurs descendait, fraîche et parfumée, une brise légère, berçant mollement les branches des sapins qui jetaient, çà et là, sur le chemin, leurs longs rubans noirs. A son passage, quelques oiseaux de nuit qu'effrayait sa présence en ces

lieux, s'envolaient avec de grands battements d'ailes en poussant un cri aigu.

Impressionné par le silence de la nuit, mais plus encore par les tristes pensées qui agitaient son âme, l'ingénieur marchait lentement, comme accablé sous le poids de douloureux souvenirs, presque étranger à la beauté du spectacle qui, plus d'une fois, l'avait ravi d'admiration. Quoi ! il était donc devenu insensible à ce qu'il y a de plus majestueux dans la nature : une belle nuit : à ce qu'il y a de plus émouvant dans les Hautes-Alpes : les vastes forêts noires, les rochers nus, les cimes blanches voisines des étoiles ! A la veille d'un départ depuis si longtemps attendu et qu'il appelait de tous ses vœux, pourquoi son regard n'avait-il plus la candeur, la sérénité des anciens jours ? Pourquoi était-il si triste ?

Autrefois, quand il parcourait le même chemin, la nuit, à la splendeur sereine des étoiles, son âme surabondait de joie. Emu, l'œil fixé sur les hauteurs, pénétré jusqu'au fond de son être par le langage des œuvres divines, il chantait comme l'oiseau pour annoncer le jour ; ses lèvres lançaient dans l'espace silencieux les notes sonores d'un cantique à la Vierge.

Ce soir encore, il chantait. Mais son regard, triste et morose ne fixait plus le ciel ; il chantait, mais ce n'était plus le cantique à la Vierge, un cantique de joie ; c'étaient des vers d'un poète tristement célèbre, un chant d'amère douleur qu'on a justement appelé l'hymne de la souffrance. Quel accent d'infinie tristesse il y avait ce soir-là, dans les strophes de *l'Espoir en Dieu* que chantait le jeune ingénieur !

« Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Avoir un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes
Et regarder le ciel, sans m'en inquiéter.
Je ne puis. Malgré moi, l'infini me tourmente.

Qu'était-il arrivé ? Quel drame s'était déroulé dans l'âme de celui qui chantait ces vers ? La science avait-elle dans son cœur, tué les naïves croyances du jeune âge ? avait-il renoncé au Christ ? Comme le poète qu'il chantait, avait-il dit :

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
Dans les temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser ses pieds sanglants.

Non, il n'avait point poussé la folie jusqu'à cette limite extrême ; mais sa foi n'en était pas moins mortellement atteinte. Trop longtemps, elle avait été exposée à tous les traits de l'ennemi. L'épreuve était trop forte, il avait succombé.

Maintenant seulement, au souvenir poignant des joies pures de son enfance, il voyait l'abîme où il était descendu, il avait la vision claire de l'œuvre néfaste accomplie par le mal. Il en fut rempli d'effroi. — « Dieu ! s'écria-t-il sous l'empire de ce sentiment qu'en vain il voulut maîtriser, les joies de la matière ne sont donc rien, l'enthousiasme de la science est éphémère, je me suis donc trompé ? O science fallacieuse, science perfide, toujours on m'a dit que si pénible est l'effort de celui qui te cherche, douce est la récompense qui le couronne, que s'il est amer de semer dans tes sillons, savoureux sont les fruits que l'on y recueille ! Tout cela n'était donc que mensonge ? O joie du jeune âge, heureuse innocence, en vous perdant, j'ai tout perdu ! Je ne sais plus maintenant ce que c'est que la vie. J'ai beaucoup étudié, je sais beaucoup de choses. Mais que me vaut la science si je suis malheureux, si, dans la lutte sans merci qu'il faut livrer aux noirs ennemis, aux inquiétudes amères je suis seul à combattre, sans soutien, sans appui...

A ce moment son cœur protesta. Il entendait une voix qui disait : « Dieu te reste toujours ! » Cette pensée

réconforta, il reprit son chant et sa forte voix fit résonner ces vers :

Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui :
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à Lui.

Comme le poète, il sentait, pour un instant, dans son âme, la foi revenir et la confiance renaître. Il éprouvait vivement le besoin de s'adresser à Dieu pour obtenir une réponse. Mais cet instant durait peu, ce besoin s'évanouissait bientôt ; l'orgueil reprenait le dessus, les objections se pressaient sur ses lèvres et de nouveau son cœur s'endurcissait..

C'est dans cet état d'âme qu'il arriva, vers le milieu de la nuit, à la montagne de son ami. Celui-ci l'attendait. Il le reçut, le visage radieux, avec un sourire et des paroles de félicitation sur les lèvres.

Mais, quand il vit la physionomie défaite de son ami, ses yeux rougis par les larmes, il fut douloureusement ému. Il comprit le but de sa visite, il eut comme une vision de ses luttes intérieures.

Ils s'assirent sur le banc de sapin qui était devant le chalet, ayant, devant eux, la plaine du Rhône et une belle vue sur les Alpes. L'entretien fut long. Le visiteur, encore sous l'impression des peines qu'il avait éprouvées, n'eut point de secret. Il dit tout : ses succès dans les sciences, les promesses qu'on lui avait faites, ses engagements et ses espérances. Il parla de ses peines intérieures comme on parle à quelqu'un qu'on estime et qu'on aime avec un complet abandon.

Quand il eut fini de parler, son ami ne répondit point. Son front ne brillait plus. Sur son visage, la joie avait disparu. Il pleurait. Il y eut un silence... Puis un douloureux [dialogue] s'engagea. Chanoine Paul GAIST